

BAC BLANC

SERIES GENERALES S-ES-L

Lundi 03/02/2014
13 h – 17 h

Aucun document autorisé

CORPUS

- DOCUMENT A : extrait de *L'île au trésor*, Robert-Louis Stevenson, 1883
- DOCUMENT B : extrait de *L'Or*, Blaise Cendrars, 1925
- DOCUMENT C : extrait de *Canada*, Richard Ford, 2013
- DOCUMENT D : Couverture de l'édition de *Michel Strogoff*, Jules Verne, 1876, Ed. Hetzel, illustrateur : Jules Férat

I- Après avoir lu et analysé tous les documents du corpus (textes et document iconographique), vous répondrez à la question suivante (4 points) :

Quelle image du héros, de ses motivations, ces extraits de romans présentent-ils ?

II. Vous traiterez ensuite, au choix, l'un des sujets suivants (16 points) :

COMMENTAIRE :

Vous ferez le commentaire du texte *L'Or* de Blaise Cendrars (Document B)

DISSERTATION

Selon vous, dans quelle mesure peut-on considérer que l'aventure est au cœur du roman ? Pour répondre à cette question, vous vous appuyerez sur les textes du corpus ainsi que sur vos lectures personnelles.

INVENTION

A votre tour, vous rédigerez un incipit présentant le portrait du héros de votre roman d'aventures. En une cinquantaine de lignes, vous dresserez son portrait en sorte d'éveiller la curiosité du lecteur.

DOCUMENT A :

Extrait de *L'île au trésor*, Robert Louis Stevenson (1881), pp 29-32, édition Gallimard, collection "La bibliothèque Gallimard". Traduit de l'anglais par Jacques Papy.

Le vieux loup de mer à « L'Amiral Benbow¹ »

M. Trelawney² (notre châtelain), le docteur Livesey et tous ces messieurs m'ayant demandé d'écrire en détail l'histoire de l'île au trésor, du début à la fin, sans rien omettre sauf la position* de l'île (uniquement parce qu'il y reste encore une partie du trésor), je prends la plume en l'an de grâce 17... pour me reporter à l'époque où mon père tenait l'auberge de « L'Amiral Benbow » et où le vieux marin au visage basané, balafré d'un coup de sabre vint loger pour la première fois sous notre toit.

Je me souviens de lui comme si c'était hier : je le vois encore s'avancer à pas pesants vers la porte de l'auberge, suivi d'un homme qui portait son coffre de marin sur une brouette. C'était un grand et vigoureux gaillard à la peau de couleur noisette ; sa queue³ enduite de goudron retombait sur le col de son habit bleu couvert de taches ; ses mains rugueuses, couturées de cicatrices, avaient des ongles noirs et cassés ; la balafre en travers de sa joue était d'un blanc livide et sale. Il promena son regard autour de la crique tout en sifflotant, puis, d'une voix aiguë, cassée par l'âge, qu'il semblait avoir exercée en manœuvrant le cabestan, il entonna cette vieille chanson de matelot que nous devons entendre si souvent par la suite :

Ils étaient quinze sur le coffre du mort...

Yo-ho-ho ! Et une bouteille de rhum !

Ensuite, il cogna à la porte avec un bâton semblable à un ansp⁴, et, lorsque mon père apparut, il demanda d'un ton rude un verre de rhum. Quand on le lui eut apporté, il le dégusta lentement, en connaisseur, sans cesser de regarder tour à tour les falaises et notre enseigne.

- Voilà une crique bien commode, dit-il enfin, et un cabaret fichtrement bien situé. Beaucoup de pratique⁵, camarade ?

Mon père répondit qu'il voyait très peu de monde, et que c'était fort regrettable.

- Alors, déclara l'autre, c'est ici que je jette l'ancre... Hé, l'ami, cria-t-il à l'homme qui poussait la brouette, accoste et monte mon coffre. Je resterai un bout de temps chez vous, poursuivit-il. Je suis pas difficile : du rhum et des œufs au lard, c'est tout ce que j'ai besoin avec ce cap, là-bas, pour regarder les bateaux au large... Comment que vous devez m'appeler ? Ma foi, appelez-moi « capitaine »... Ah, oui, je vois ce qui vous tarabuste⁶ !

Il lança trois ou quatre pièces d'or sur le seuil, et conclut :

- Tenez, vous m'avertirez quand je serai au bout de tout ça.

Il prononça ces mots d'un air aussi hautain qu'un capitaine de frégate. En vérité, malgré ses vêtements en mauvais état et son langage vulgaire, il n'avait pas l'air d'un simple matelot, mais plutôt d'un second ou même d'un commandant, habitué à être obéi ou à frapper. L'homme à la brouette nous dit que la malle-poste⁷ l'avait déposé, le matin précédent, au « Royal George ». Là, il s'était informé des auberges situées le long de la côte, et je suppose qu'il avait choisi la nôtre comme lieu de résidence après avoir appris qu'elle avait bonne réputation et qu'elle était isolée. Tels furent les seuls renseignements que nous pûmes obtenir sur notre hôte.

C'était un homme d'un naturel très taciturne. Toute la journée, il flânait autour de la crique ou sur les falaises, muni d'une longue-vue en cuivre ; toute la soirée, il restait assis près du feu, dans un coin de la salle, à boire des grogs très forts. En général, il ne répondait pas quand on lui parlait, mais se contentait de lever les yeux brusquement d'un air farouche, en reniflant avec un bruit semblable à celui d'une corne de brume ; et nous apprîmes bientôt, ainsi que ceux qui venaient chez nous, à le laisser en paix.

1. Amiral Benbow : célèbre amiral anglais (1653-1702). Il fut envoyé aux Antilles en 1701 pour commander la flotte. En août 1702, il fit donner la chasse à quatre vaisseaux français près de Santa Marta : ses capitaines se révoltèrent, et il perdit sa jambe droite dans l'affrontement ; il mourut de ses blessures en novembre 1702.

2. M. Trelawney : nommé d'après Edward John Trelawney (1792-1881), marin anglais, ami des poètes romantiques Shelley et Byron, dont il suivit la vie mouvementée. Il est l'auteur des *Derniers jours de Shelley et Byron*.

3. Queue : natte de cheveux, tressée à l'arrière de la tête, portée par les marins.

4. Ansp⁴ : Levier muni à l'une de ses extrémités d'une forte ferrure plate autrefois employé dans la marine pour déplacer les canons des vaisseaux.

5. Pratique : clientèle

6. Tarabuster : tracasser

7. La malle-poste : voiture ou diligence des services postaux, assurant également le transport des voyageurs de manière relativement rapide à l'époque. Le « Royal George » dont le nom renvoie au roi d'Angleterre est un relais de poste.

DOCUMENT B : Blaise CENDRARS, *L'Or*, 1925.*L'Or*

Ce court roman de Blaise Cendrars (1887-1960) est la biographie imaginaire de Johann August Suter, aventurier suisse parti faire fortune en Amérique, dans la première moitié du XIXème siècle. D'abord fermier dans le Missouri, il entend bien des récits que lui racontent les gens de passage.

Un jour, il a une illumination. Tous, tous les voyageurs qui ont défilé chez lui, les menteurs, les bavards, les vantards, les hâbleurs¹, et même les plus taciturnes², tous ont employé un mot immense qui donne toute sa grandeur à leurs récits. Ceux qui en disent trop comme ceux qui n'en disent pas assez, les fanfarons, les peureux, les chasseurs, les outlaws³, les trafiquants, les colons, les trappeurs, tous, tous parlent de l'Ouest, ne parlent en somme que de l'Ouest.

L'Ouest.

Mot mystérieux.

Qu'est-ce que l'Ouest ?

Voici la notion qu'il en a.

De la vallée du Mississipi jusqu'au-delà des montagnes géantes, bien loin, bien loin, bien avant dans l'ouest, s'étendent des territoires immenses, des terres fertiles à l'infini, des steppes⁴ arides à l'infini. La prairie. La patrie des innombrables tribus peaux rouges et des grands troupeaux de bisons qui vont et viennent comme le flux de la mer.

Mais après, mais derrière ?

Il y a les récits d'indiens qui parlent d'un pays enchanté, de villes d'or, de femmes qui n'ont qu'un sein. Même les trappeurs qui descendent du nord avec leur chargement de fourrure ont entendu parler sous leur haute latitude, de ce pays merveilleux de l'ouest, où, disent-ils, les fruits sont d'or et d'argent.

L'Ouest ? Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi y-a-t-il tant d'hommes qui s'y rendent et n'en reviennent jamais ? Ils sont tués par les Peaux Rouges ; mais celui qui passe outre ? Il meurt de soif ; mais celui qui passe les déserts ? Il est arrêté par les montagnes ; mais celui qui franchit le col ? Où est-il ? qu'a-t-il vu ? pourquoi y en a-t-il tant parmi ceux qui passent chez moi qui piquent directement au nord et qui, à peine dans la solitude, obliquent brusquement à l'ouest ?

La plupart vont à Santa Fé, cette colonie mexicaine avancée dans les montagnes Rocheuses, mais ce ne sont que de vulgaires marchands que le gain facile attire et qui ne s'occupent jamais de ce qu'il y a plus loin.

Johann August Suter est un homme d'action.

Il bazarde sa ferme et réalise tout son avoir⁵. Il achète trois wagons⁶ couverts, les remplit de marchandises, monte à cheval armé du fusil à deux coups. Il s'adjoint à une compagnie de trente-cinq marchands qui se rendent à Santa Fé, à plus de 800 lieues. Mais l'affaire était mal montée, l'organisation peu sérieuse et ses compagnons, des vauriens qui s'égaillèrent⁷ rapidement. Aussi bien Suter y aurait tout perdu, car la saison était trop avancée, s'il ne s'était établi parmi les indiens de ces territoires, aux extrêmes confins du monde civilisé, troquant et trafiquant.

Et c'est là, chez ces indiens, qu'il apprend l'existence d'un autre pays s'étendant encore beaucoup plus loin à l'ouest, bien au-delà des montagnes Rocheuses, au-delà des vastes déserts de sable.

Enfin il en sait le nom.

La Californie.

Mais pour se rendre dans ce pays, il doit s'en retourner en Missouri.

Il est hanté.

1. **Hâbleurs** : synonyme de fanfaron, vantard, baratineur.

2. **Taciturnes** : personnes qui gardent le silence quand d'autres parlent, taiseux.

3. **Les Outlaws** : des bandits ou hors-la loi.

4. **Steppes** : Grandes plaines herbeuses.

5. **Réaliser son avoir** : récupérer tout son capital financier.

6. **Wagons** : chariots.

7. **S'égailler** : se disperser.

DOCUMENT C

Extrait de *Canada*, de Richard Ford traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Josée Kamoun, éd. De l'Olivier, 2013 pour l'édition en langue française, p.110-111

Bev, capitaine de l'Air Force a épousé Neeva quinze auparavant parce qu'elle était enceinte de leurs jumeaux. Le couple mène une vie médiocre et sans intérêt et Bev se livre à des petits trafics. Pour rendre l'argent qu'il doit à des Indiens trafiquants de viande qui les menacent, lui et sa famille, il décide de commettre un hold-up. Neeva, profondément honnête et droite, espérant changer de vie accepte de participer au braquage. Le narrateur est leur fils.

Je dirais, avec cinquante ans de recul à ce jour, qu'ayant inopinément découvert son sentiment de liberté et de soulagement alors que Bev écumait la grande friche du Dakota pour y choisir une banque à braquer, Neeva en était arrivée à la conclusion particulièrement erronée que, grâce à ce braquage, elle aurait les coudées franches pour changer de vie – erreur de calcul pas très différente de celle qui l'avait conduite à épouser Bev en renonçant du même coup à la vie qu'elle aurait pu avoir pour en mener une autre potentiellement plus aventureuse et pleine d'imprévus, mais qui ne s'était pas réalisée. Si elle empochait la moitié du butin, elle ne serait pas obligée de revenir à l'erreur de cette vie, qui était devenue un reproche. Dévaliser une banque pouvait lui paraître plus judicieux que de lever le camp dans la nuit, pour se réveiller dans la poussière étrangère de Cheyenne, Wyoming, ou d'Omaha, Nebraska, et reprendre une dose de ce dont elle avait déjà eu à satiété. Dans sa Chronique¹, elle écrit que sur la route de Creekmore², et sans savoir encore le montant du butin, elle avait annoncé à mon père qu'une fois le hold-up commis, elle prendrait la moitié des gains, s'ils étaient suffisants, et partirait avec nous, les enfants. Elle écrit qu'il s'était mis à rire en lui disant : « Bon, attends de voir quel effet ça va te faire. »

Ce qui me fascine, moi, c'est comment ils s'approchaient insensiblement du point de non-retour : sur tout le chemin, ils bavardaient, échangeaient des confidences, des mots tendres puisque, après tout, leur vie était encore intacte officiellement. Ils n'étaient pas encore des délinquants. C'est fou jusqu'où va la normalité. On peut ne pas la perdre de vue pendant très longtemps, tel le radeau qui quitte la côte et la voit s'amenuiser. Telle la montgolfière, happée par un courant ascendant au-dessus de la Prairie, d'où l'on voit le paysage s'agrandir, s'aplatir et perdre ses contours. On s'en rend compte ou pas. Mais on est déjà trop loin, tout est perdu.

1. Neeva tient un journal intime qu'elle nomme sa « Chronique ».

2. **Creekmore** : ville où se trouve la banque qu'ils veulent dévaliser.

DOCUMENT D

Couverture du roman d'aventures *Michel Strogoff*, édition Pierre-Jules Hetzel, 1876, illustrateur Jules Férat, série *Voyages extraordinaires*.

